

COMME UNE ENVIE
D'ÉTINCELLES

GABRIELLE BLANCHOUT

Copyright © 2023 Gabrielle Blanchout

13 Rue Jean Macé

35400 Saint-Malo

Tous droits réservés.

Couverture : Anne-Sophie Joly

ISBN : 979-10-424-2472-5

*À mes enfants,
à tous les enfants,
pour qui nous nous devons d'inventer
une autre réalité.*

« Ne doutez jamais qu'un petit groupe de gens réfléchis et engagés puisse changer le monde. En fait, c'est toujours comme cela que ça s'est passé ».

Margaret Mead, anthropologue américaine.

« Le désespoir ne mène à rien, surtout pour un écrivain : propager le désespoir est irresponsable et destructeur. La littérature a deux missions essentielles : la première est de comprendre le monde, et la seconde est de refaire le monde, de le reconstruire. »

Amin Maalouf, auteur franco-libanais.

L'ÉTÉ

Chapitre 1

« Impossible, ils n'y arriveront jamais. » Jean-Luc ruminait depuis le conseil municipal de la veille. Son village, il le connaissait. Aussi bien que son père et son grand-père avant lui, et toutes les générations de Dubecq avant eux. Cela faisait des années que les choses marchaient ainsi, et ce n'était pas une poignée d'hurluberlus qui allaient lui prouver le contraire.

Il se servit une tasse du café qui brûlait depuis plusieurs heures au fond de la cafetière électrique, sans doute l'objet le plus coûteux de son bureau de maire, meublé de bric et de broc. Son geste était si automatique qu'il altéra à peine le cours de ses pensées. Il ferma les yeux un instant et se passa la main sur le visage.

Pour être honnête, il devait bien avouer que les choses ne marchaient pas si bien que ça. De Kêriadenn, trop loin de la mer pour attirer les touristes, les mauvaises langues avaient coutume de dire qu'il était « ravitaillé par les corbeaux qui volent sur le dos pour ne pas voir la misère ». Et bien que cela l'agaçât profondément, Jean-Luc ne pouvait nier qu'il y avait un peu de vrai là-dedans. Le paysage qu'il avait sous les yeux, lorsqu'il les levait vers la seule fenêtre de son bureau, ne pouvait

que le lui confirmer. Des volutes de poussière tourbillonnaient à travers la place déserte, fouettant les façades décrépies, le vieux kiosque rouillé et les rideaux métalliques tirés des commerces désertés depuis de nombreuses années déjà. Il contempla un instant ce paysage, si différent de celui qu'il avait connu enfant, quand c'était encore son grand-père qui regardait par cette même fenêtre — la joyeuse animation qui régnait quotidiennement sur cette place centrale où l'on était sûr de croiser quelqu'un avec qui discuter à toute heure du jour, les maisons de granit soigneusement entretenues, avec de beaux rideaux en dentelle et des géraniums colorés à toutes les fenêtres —, avant de s'en détourner en soupirant. Il avait tout de même été impressionné par la fougue de cette jeune femme brune... Comment s'appelait-elle, déjà ? Un nom bizarre, un nom de fruit... Pomme ? Cerise ? Peu importe, elle avait vu juste lorsqu'elle avait souligné que son village perdait des habitants chaque année. Des douze grosses fermes qui fonctionnaient du temps de son aïeul, il n'en restait plus que quatre aujourd'hui, et encore, Madeleine parvenait tout juste à faire vivoter la sienne depuis la mort de Gaston. Chaque année, l'école à classe unique frôlait la fermeture. Elle n'en réchappait pour l'instant que grâce à la nombreuse progéniture des Lelouedec. Combien d'enfants avait-elle dit qu'elle avait déjà cette... Mirabelle ? Au moins quatre ou cinq et, vu son âge, ils ne pouvaient pas être bien vieux. Si elle s'installait à Kêriadenn, cela apporterait peut-être quelques années de sursis à l'école. Rien que pour cela, est-ce qu'il ne se devait pas de réfléchir aux propositions de... Myrtille ? Et ce couple d'étrangers qui souhaitait reprendre le café-épicerie quand Angèle partirait à la retraite ? C'est sûr que, sans cela, la fermeture du troquet serait un coup dur pour le village. Peut-être même le coup de grâce, et pour le moment, le moins que l'on puisse dire, c'est que les candidats ne se pressaient pas au portillon.

Jean-Luc savait tout cela, mais la naïveté optimiste du petit

groupe l'agaçait. Ils pensaient savoir mieux que lui, mieux que l'ensemble du conseil municipal, mieux que des gens qui vivaient là depuis des générations. Des gens qui connaissaient du village le moindre trou d'eau, le moindre taillis, le moindre calvaire, des gens qui savaient reconnaître entre mille le son de la cloche de l'église et la ligne des peupliers devant celle des monts au loin, des gens qui étaient nés ici et qui y mourraient sans doute, après avoir vu partir la majorité de leurs contemporains. Penses-tu qu'ils resteraient, ces hurluberlus ? Jean-Luc esquissa un sourire amer. Dès le premier ou deuxième hiver, ils prendraient leurs jambes à leur cou, c'est sûr, abandonnant leurs beaux projets et les laissant en plan, lui et tout le reste. Non, vraiment, il avait bien fait de les envoyer balader. Et puis ce fric qu'ils lui demandaient : la subvention pour la bibliothèque mobile, l'aide financière pour la rénovation du café-épicerie ? Jean-Luc secoua la tête. S'il avait de l'argent, il l'utiliserait plutôt pour refaire la place du village qui en avait bien besoin, pas pour investir à fonds perdu dans des plans qui ne verraient sans doute jamais le jour. D'accord, il y était peut-être allé un peu fort hier soir, mais au-delà du côté ubuesque de leurs projets, il avait été pris par surprise. Et s'il y avait bien une chose qu'il détestait, encore plus que de se bercer de faux espoirs, c'était d'être pris par surprise. Il déplia sa grande carcasse et frotta ses joues mal rasées avant d'avaler d'une traite son cinquième café de la journée. Puis il secoua son crâne dégarni, dont les cheveux restants étaient coupés très court, et jeta un dernier regard par la fenêtre.

Allez, il ferait mieux de se bouger, le travail n'allait pas se faire tout seul.

Chapitre 2

Prune tira doucement la porte du camping-car derrière elle. Dans le champ baigné de soleil où ils étaient installés, assise sur le marchepied, elle ébouriffa ses boucles courtes et s'accorda un instant pour ne plus penser à rien.

Elle inspira et expira lentement. L'air sentait la terre et les graminées. C'était si rare que les quatre petits fassent tous la sieste au même moment. Surtout dans le camping-car ! Très vite, la mécanique implacable de son cerveau de mère de famille se remit en route, ressassant toujours les mêmes questions. Avait-elle eu raison de déraciner ses enfants après la mort de Paul ? Kêriadenn était-il vraiment le lieu qu'il leur fallait ? Serait-elle capable de leur y construire une nouvelle vie sans leur papa ? Est-ce que Juliette s'y habituerait ? D'ailleurs, où était Juliette ? Elle soupira en songeant à sa grande fille. L'ado devenait plutôt secrète ces temps-ci, et Prune avait du mal à savoir ce qu'elle pensait réellement de tout cela.

Une fois passée en revue la liste des questions qui la travaillaient jour et nuit, ce fut la soirée de la veille qui revint la hanter. C'était peu dire que l'accueil du conseil municipal s'était révélé mitigé. Prune avait espéré, sans doute naïvement, que son

projet et ceux de ses amis feraient l'unanimité. Au lieu de ça, les croûtons de l'assemblée les avaient écoutés parler, sourire en coin, avant que le maire ne démolisse un à un tous leurs arguments. Commenant par les remercier avec sarcasme d'être arrivés pour sauver le village, il avait enchaîné : « La roulotte-bibliothèque, c'est sympa, mais je doute que les habitants voient cela d'un très bon œil. » Il avait dit cela sans même regarder Fanny. « Certes, le café-épicerie aura besoin de nouveaux propriétaires », avait-il poursuivi, gratifiant cette fois Ben et Laura d'un rictus ironique, « mais au village, on aime bien que nos commerçants parlent français, à défaut du breton. » Ben et Laura, qui s'exprimaient dans un français impeccable, bien que fortement teinté d'accent gallois pour l'une et espagnol pour l'autre, en étaient restés bouche bée. Puis se tournant vers Fred, il avait asséné : « L'agriculture bio, c'est bien beau, mais ici, il n'y a pas de marché pour ça. » Quant à Prune, il l'avait balayée d'un revers de main et d'un catégorique « une ferme pédagogique ? Et pourquoi pas le Petit Trianon pendant qu'on y est ? » Elle s'était alors sentie rougir jusqu'à la racine des cheveux. Mais elle avait continué à le regarder droit dans les yeux. Seul le jeune instituteur leur avait tristement souri. Pourtant, le maire ne semblait pas si vieux. Prune lui donnait peut-être la cinquantaine, bien que son état d'esprit semble plus proche des soixante-dix... Et encore, c'était plutôt injuste pour les plus de soixante-dix ans. Elle songea à Madeleine que ses soixante-quinze ans n'empêchaient pas de rester jeune d'esprit. D'ailleurs, c'est dans son champ que le camping-car de Prune avait pris ses quartiers d'été, juste à côté du van de Ben et Laura et de la tente de Fanny. C'était sa ferme que Prune espérait bien racheter pour la transformer en ferme pédagogique et centre de ressources autour de la permaculture. Et c'était chez elle que tout le monde s'était retrouvé hier soir, après la débâcle du conseil municipal, pour discuter de la stratégie à adopter. Réconfortée par le sourire de Madeleine et la pile de crêpes

qu'elle s'était empressée de préparer, la petite bande avait décidé qu'elle n'avait pas dit son dernier mot. Ils avaient donc aussitôt commencé à mettre au point leur campagne de séduction à destination des habitants du village.

Prune soupira, balayant d'un va-et-vient de la main la pointe des hautes herbes qui l'entouraient. Leur petit camping improvisé paraissait bien calme à cette heure de l'après-midi, lui rappelant, s'il en était besoin, que ses amis vaquaient à leurs occupations car ils avaient tout lâché pour la suivre, elle, dans ce projet un peu fou. Lorsqu'elle ferma les yeux, tournant son visage vers le soleil étonnamment chaud de ce début d'été breton, ce fut le visage de Fanny qui apparut en premier. Derrière la grande blonde élancée au sourire et à l'optimisme perpétuel, Prune voyait toujours la petite fille aux nattes serrées, l'amie de toujours avec qui tout avait commencé. Un rêve élaboré sur leurs cahiers d'écolières : vivre dans une ferme, avec tous leurs amis et plein d'animaux. Ce rêve, elles le touchaient du doigt aujourd'hui. Car Fanny — devenue entre-temps une bibliothécaire passionnée — prévoyait non seulement de lancer sur les routes du coin sa roulotte-bibliothèque, mais aussi de travailler avec Prune à la ferme pédagogique. Elle pensa ensuite à Ben et Laura, ses potes depuis l'université où, venus pour un séjour Erasmus, ils étaient tombés amoureux. Amoureux l'un de l'autre d'abord, puis amoureux de la France qu'ils n'avaient plus jamais quittée. Pour eux aussi c'était un nouveau départ. Enfin il y avait Fred, le nouveau venu de la bande, rencontré lors de sa formation en permaculture et qui s'était parfaitement intégré à leur petit groupe. C'était grâce à lui qu'ils se retrouvaient aujourd'hui à Kériadenn. Enfant, il y passait tous ses étés, chez sa tante Madeleine. Deux ans auparavant, une rupture sentimentale et un ras-le-bol du rythme parisien avaient achevé de le décider à changer de vie. Il s'était donc lancé dans cette idée qui lui trottait dans la tête depuis plusieurs années. Il avait découvert le maraîchage bio en permaculture au cours de son travail

de journaliste. Et quand il avait entamé sa reconversion, il avait tout de suite pensé à ce petit village de la campagne bretonne, terrain de jeu des plus beaux étés de son enfance, et en avait parlé à Prune.

À force de passer et repasser dessus, les graminées qui l'entouraient étaient désormais toutes aplaties, et Prune entendait déjà les enfants commencer à remuer dans le camping-car. Elle soupira avant de se lever, admirant, le temps d'un dernier instant de calme, la vue dégagée sur les toits du village. Elle avait toujours adoré ces villages dont les maisons se pressaient autour du clocher de l'église, comme des poussins autour de leur mère. Dans son esprit, ces paysages avaient peu changé depuis deux siècles, offrant à ceux qui les contemplaient un petit voyage dans le temps, et à ceux qui y vivaient un sentiment de communauté et d'appartenance. Enfin, c'était ce qu'elle s'imaginait, et elle espérait aussi très fort que ses enfants le ressentiraient un jour, chaque fois que leurs yeux se poseraient sur les toits de Kêriadenn.

En attendant, elle ferait mieux de se bouger, le travail n'allait pas se faire tout seul.

Chapitre 3

Pendant que sa mère se repassait en boucle la soirée de la veille, Juliette, heureuse d'échapper pour un moment au camping-car et à ses frères et sœurs, traînait sur la place du village. Celui-ci était plutôt désert en cet après-midi du début de l'été, mais elle avait repéré qu'une petite bande de jeunes venait tous les jours acheter quelques provisions. Ils repartaient ensuite, dans un concert de vrombissements de mobylettes, vers un endroit qu'elle n'avait pas encore réussi à identifier. Positionnée stratégiquement sur le banc face à l'entrée du café-épicerie, le visage caché par une masse de boucles brunes, Juliette faisait mine d'être absorbée par son téléphone. Le bruit des moteurs précéda l'apparition de la petite bande. Ils étaient cinq garçons et filles sur trois mobylettes. Elle entra dans le café et se dirigea vers les quelques étagères sur la droite qui faisaient office d'épicerie. Quand ils y pénétrèrent à leur tour, elle faisait mine d'hésiter entre deux sortes de gâteaux.

— Ne prends pas ceux-là, ils sont dégueu, l'avertit un des garçons pendant que ses copains raffaient quelques bouteilles de sodas et des paquets de bonbons.

— Merci du tuyau, répondit-elle en souriant.

— C'est toi qui campes avec tous les petits, sur le terrain de Madeleine ?

— Oui, j'ai un frère et trois sœurs.

— Je sais ce que c'est, moi j'en ai cinq ! Ça te dit de venir avec nous ? On va nager dans l'étang.

— Pourquoi pas, répondit Juliette en prenant un air détaché. C'est loin ?

— C'est pas juste à côté, mais t'inquiète, tu peux monter sur mon scooter, assura-t-il, toujours en souriant. Je m'appelle Romain.

— Moi, c'est Juliette.

Elle paya le paquet de gâteaux et ils sortirent de l'épicerie. Romain la présenta au reste de la bande, deux garçons et deux filles qui la saluèrent avec un enthousiasme variable. Juliette monta derrière Romain, et les moteurs crevèrent un instant l'assourdissant silence du village.

Cinq minutes sur une départementale et une de plus sur un petit chemin de terre poussiéreux suffirent à atteindre la pièce d'eau. C'était un simple étang, dans un champ aux abords duquel plusieurs panneaux d'un rouge menaçant alertaient qu'il s'agissait d'une propriété privée. Les ados se déshabillèrent. Ils portaient tous leurs maillots de bain sous leurs vêtements.

— Tu ne veux pas te baigner ? lui demanda Romain.

— Je n'ai pas pris mon maillot.

— C'est pas nous que ça gêne ! plaisanta l'un des garçons avant de plonger en boulet de canon et d'éclabousser tout le reste du groupe.

Dans un concert de cris, ils plongèrent tous à sa suite. Juliette s'assit à l'extrémité du petit bout de ponton vermoulu qui s'accrochait au bord de l'étang, les pieds dans l'eau. Romain effectua quelques mouvements de crawl avant de revenir vers elle et de s'asseoir, ruisselant, à ses côtés.

— Alors, il paraît que ta mère veut faire revivre le village ?

— Mmmm, confirma-t-elle, sans trop s'engager.

Sa mère lui avait raconté la débâcle de la veille et elle ne savait pas de quel côté se rangeait son potentiel nouvel ami.

— Moi, je trouve que c'est un chouette projet, la rassura-t-il. Ça ferait du bien que les choses bougent un peu par ici.

— Ce n'est apparemment pas l'avis de tout le monde, répondit Juliette en projetant des gouttelettes d'eau avec son pied.

— Bof, tu sais, chez nous les gens n'aiment pas trop le changement, mais ils ne sont pas méchants. Il faut juste leur donner un peu de temps...

— Et toi, tu es heureux de vivre à Kériadenn ?

Elle apprécia que Romain prenne le temps de réfléchir à sa question, et en profita pour l'examiner plus attentivement. Il n'était ni très grand ni très costaud, mais il souriait presque en permanence et ses yeux noirs dégageaient quelque chose qui le faisait paraître plus âgé qu'il ne devait l'être.

— À vrai dire, je ne me suis jamais trop posé la question... Ma famille vit ici depuis toujours, mais c'est vrai que je ne vois pas trop comment je pourrais y rester. Il n'y a pas de boulot, pas vraiment d'opportunités...

— Les opportunités, ça se crée, lui rétorqua Juliette. C'est ce qu'essaye de faire ma mère. Quand mon père est mort...

— Je ne savais pas, je suis désolé.

— Quand mon père est mort, c'était soit on vivait tant bien que mal en ville, soit on tentait notre chance ailleurs, en inventant une autre manière de vivre. Parce que la petite maison à crédit sur vingt ans, papa et maman qui bossent toute la semaine pour se payer des vacances et un nouveau canapé, c'était juste plus possible. Et puis de toute façon, ça n'a jamais été son truc à maman. Donc autant aller voir ailleurs, s'inventer une vie qui nous rend heureux. Tant pis si elle ne correspond pas à ce que nous vendent la télé ou les réseaux sociaux.

Juliette s'arrêta, un peu gênée d'avoir débarrassé ainsi tout ce qu'elle ne savait même pas avoir en tête.

— On dirait que toi, tu as réfléchi à la question, en tout cas.
Elle haussa les épaules.

— Tu penses que ta mère va s'accrocher ?

— C'est même sûr... on s'est donné l'été pour commencer à mettre des choses en place... sinon on partira ailleurs.

— Écoute, nous on vient nager tous les jours ici donc si ça te dit, rendez-vous tous les après-midis à 14 h chez Angèle, au café-épicerie. Et apporte ton maillot la prochaine fois !

Juliette lui sourit, mais fut freinée dans sa réponse par le retour des nageurs affamés. Ils partagèrent les biscuits et les sodas puis s'affalèrent dans l'herbe haute. Juliette s'employa alors à tenter de mieux faire leur connaissance. Les deux filles, Alizée et Maëlle, lui semblaient un peu méfiantes, mais les deux autres garçons, dont Rémi, qui était apparemment le meilleur ami de Romain, lui posèrent plein de questions. Elle essaya d'y répondre d'un air détaché, de rire à leurs blagues et de se trouver des points communs avec les filles. De toute façon, si jamais sa mère décidait de s'installer là définitivement, elle fallait bien qu'elle se trouve des amis.

Chapitre 4

Madeleine tira la lourde porte de sa longère aux volets bleus et se dirigea vers le café d'Angèle d'un pas encore vif pour ses 75 ans. Elle savait qu'en cette fin de journée, c'est là qu'elle trouverait Jeannot, enfin Jean-Luc, monsieur le maire, quoi. Elle était sans doute l'une des dernières à l'appeler encore Jeannot. Un surnom qui datait du temps où il faisait les quatre cents coups avec sa petite bande de copains aux genoux perpétuellement écorchés. Pauvre Jeannot, tous ses amis étaient partis les uns après les autres pour d'autres horizons. Et si lui aussi avait été un temps séduit par les sirènes de la ville, il en était revenu. C'était aujourd'hui l'un des rares de sa génération à se trouver encore là et à se battre pour le village.

Voilà pourquoi Madeleine ne comprenait pas sa réaction devant les propositions de Prune et de sa petite bande. Lui qui s'était toujours démené pour Kêriadenn, sans jamais compter ses heures, ne voyait-il pas qu'il tenait là une opportunité de lui donner un nouveau souffle ? D'accord, dans le monde d'aujourd'hui, au milieu des grandes surfaces, des centres commerciaux et des pavillons neufs s'alignant à foison, le village semblait parfois n'avoir plus sa place. Madeleine n'y connaissait

peut-être pas grand-chose, mais elle se disait que justement, si le village n'y trouvait plus sa place, pourquoi ne pas essayer autre chose ? C'était tout simplement du bon sens, non ?

Et puis, elle avait toujours eu un faible pour les « hippies », comme disait Gaston qui avait l'habitude de se moquer gentiment d'elle à ce sujet. Elle suivait donc de loin les mouvements alternatifs qui émergeaient ponctuellement. Elle s'était ainsi enthousiasmée, ces dernières années, pour ceux des Indignés, d'Alternatiba et tout récemment pour la Marche pour le Climat. Évidemment, Prune et ses amis n'avaient rien d'une bande de hippies ! Enfin, si on exceptait un certain rejet de la société de consommation. Mais Madeleine non plus n'était pas persuadée que ce mode de vie soit soutenable pour la planète. Elle avait d'ailleurs trouvé particulièrement intéressant le mouvement des villes en transition dont lui avait longuement parlé son neveu. Fred lui avait expliqué que de nombreux villages, quartiers et villes à travers le globe se préparaient au monde de demain, celui qui émergera quand il n'y aura plus de pétrole, ou bien qu'une catastrophe écologique ou une énième crise économique aura tout laminé. Madeleine s'était émerveillée des actions que leurs habitants mettaient déjà en œuvre pour redynamiser leurs rues et quartiers en déclin. Ils relocalisaient les productions pour répondre à leurs besoins essentiels comme l'énergie, la nourriture et l'eau, créaient du lien entre les habitants et les projets. Tout ça pour que, quels que soient les défis à relever, ils puissent rebondir et s'en sortir par eux-mêmes. La résilience, qu'on appelait ça. Pourquoi cela ne pourrait pas marcher ici, au village ? Madeleine était convaincue que c'était possible et comptait bien en persuader Jean-Luc.

Perdue dans ses pensées, elle manqua de dépasser la devanture légèrement décrépie du café :

— Salut Madeleine ! lui lancèrent les quelques habitués qui se retrouvaient quotidiennement ici, lorsqu'elle poussa la porte.

— Bien l'bonsoir tout le monde, répondit-elle, en jetant un œil vers la table en formica où Jean-Luc jouait aux cartes.

Il venait tous les jours vers cette heure-là, taper le carton et discuter un bout. Il jugeait que c'était le moyen le plus efficace pour créer du lien avec ses administrés, comme on disait dans le jargon de la politique locale. Chacun savait ainsi que c'était le meilleur moment pour venir lui parler.

Elle commanda un petit verre de blanc à Angèle, et s'assit au comptoir où elle échangea des nouvelles tout en surveillant Jean-Luc du coin de l'œil à travers le grand miroir accroché derrière le bar. Sa partie terminée, il se leva et se dirigea vers elle.

— Tu voulais me voir ?

Jean-Luc savait bien que si Madeleine était là, c'était pour lui parler. Il se doutait même que c'était au sujet du conseil municipal de la veille. Il fut néanmoins surpris de la rapidité avec laquelle Madeleine rentra dans le vif du sujet.

— Qu'est-ce qui t'a pris hier, Jeannot ? On vient te voir avec des solutions sur un plateau et toi, tu balayes tout d'un revers de main, dit-elle sans lui laisser le temps de répondre. Je te pensais plus ouvert que ça. Toi qui te lamentes toujours que tout le monde quitte le village, voilà cinq adultes qui arrivent avec la volonté de s'installer ici, de créer de l'activité, de la vie et toi, tu les rejettes en bloc ?

— Attends Madeleine, tu ne te rends pas compte que leurs projets sont complètement farfelus, tenta-t-il d'objecter.

— Farfelus ? C'est toi qui le dis ! Moi je ne les trouve pas farfelus du tout, mais au contraire pleins de bon sens...

— Ah oui ? Tu es experte sur le sujet ?

— Je ne suis peut-être pas experte, comme tu dis, mais ce que je sais, c'est que notre village ne va pas bien, et depuis longtemps. Si les moyens existants fonctionnaient, ça se saurait. Pourquoi ne pas essayer autre chose ? Pourquoi ne pas tenter notre chance en les laissant tenter la leur ? Si déjà ils arrivent à

s'installer ici de manière durable, ça sera toujours ça de pris. S'ils font venir un peu d'animation et de tourisme, encore mieux. Et s'ils réussissent à créer ne serait-ce qu'un ou deux emplois, ça sera toujours mieux que rien, ce qui est notre record actuellement.

Madeleine termina sa tirade dans un silence de plomb. Échauffée par sa diatribe, elle vida le reste de son verre d'un coup. Jean-Luc demeura silencieux un moment. Toutes les têtes s'étaient tournées vers eux. Angèle suivait l'échange d'un air particulièrement intéressé, et Jean-Luc savait que tout ce qui avait été dit et tout ce qu'il pourrait répondre serait rapporté par ses bons soins à tout le village.

— Et quand ils se planteront, qui est-ce qui restera avec tout ça sur les bras ? Ta ferme qui n'en sera plus une, ni pédagogique, ni rien ? Le café d'Angèle qui sera définitivement fermé ? Les terres du maraîcher qui seront revendues à Dieu sait qui ? Et la roulotte ? Bibliothèque ou pas, tu imagines les anciens dans les hameaux voir d'un très bon œil une roulotte passer ? On n'est pas vraiment réputé pour notre ouverture aux gens du voyage.

— Mais la roulotte de Fanny n'a rien à voir avec les gens du voyage ! C'est une manière de ramener les livres et la vie dans les hameaux. Quand même, ils peuvent comprendre ça, ils ne sont pas idiots !

— Admettons pour la roulotte... mais le reste ? Tu penses que cela va faire revivre le village ? Ce n'est pas possible, Madeleine. Si ce genre de chose marchait, ça se saurait.

— Oui ça marche, parfaitement ça marche, s'indigna-t-elle. C'est juste que ça ne marche pas dans le même sens que la majeure partie du reste du monde, mais vu le résultat obtenu par cette majeure partie, est-ce que c'est un mal ? Tu ne crois pas qu'il y a peut-être d'autres manières de faire, et que c'est justement celles-ci qui seront notre bouée de sauvetage ?

Jean-Luc et Madeleine restèrent un long moment silencieux

à soutenir le regard de l'autre, cheveux blancs à la garçonne et yeux bleu acier contre crâne dégarni et yeux de chien battu. Ils entendaient les murmures des spectateurs de la scène, sans parvenir à discerner si ceux-ci penchaient plutôt en faveur de l'une ou de l'autre. Puis, Madeleine posa quelques pièces sur le comptoir, adressa un signe de tête à Angèle et tourna les talons. Jean-Luc resta planté là, ébranlé malgré tout par les paroles de celle qu'il avait toujours considérée comme une amie, en dépit de leur différence d'âge.

— Ben mon vieux, on n'a pas fini d'en entendre parler, de cette histoire, lui glissa François, le seul de ses copains d'enfance qui n'avait pas déserté. Viens, je te paie un verre. Tu m'as l'air d'en avoir besoin.

Chapitre 5

Comme cela lui arrivait souvent, Ben fut réveillé au petit matin par le cauchemar qui le hantait régulièrement depuis plus de vingt ans maintenant. Il s'extirpa de la couchette nichée dans la rehausse du van, le plus délicatement possible, afin de ne pas réveiller Laura qui ronflait doucement. La vision de ses cheveux roux ébouriffés sur l'oreiller, de sa main sagement positionnée sous sa joue, et ce petit ronronnement qu'elle émettait en dormant apaisèrent un peu les battements fous de son cœur. Il attrapa un plaid, s'enroula dedans, et sortit du van. Il marcha pieds nus dans l'herbe jusqu'au bout du champ de Madeleine. Aucun bruit, aucune lumière ne sortait du camping-car de Prune ou de la tente de Fanny. À l'horizon, le bleu sombre de la nuit commençait à peine à s'éclaircir. Les oiseaux s'en donnaient à cœur joie. L'humidité fraîche de la rosée sous ses pieds, les pépiements qui semblaient s'interpeller et se répondre, les étoiles qui brillaient encore de manière fort visible sur la voûte, enveloppant la ferme de Madeleine et le petit village de Kêriadenn, tout cela finit de calmer sa respiration et son rythme cardiaque. Ben s'appuya contre le dolmen qui se dressait au bout du champ, gardien du temps qui passe et témoin de la

fugacité de la vie humaine. Le froid du granit sous ses mains et ses cuisses achevèrent de l'ancrer dans la réalité, dans le présent, loin des images et des sons qui le hantaient. Il alluma une cigarette. C'était le seul moment où il se l'autorisait. Il s'obligea à ne penser à rien, à savourer le moment présent. Au bout d'un moment, dont il n'aurait su dire s'il avait duré quelques minutes ou plusieurs dizaines, il perçut un craquement derrière lui, avant de sentir Laura se glisser sous son plaid et se blottir contre lui. Ils restèrent silencieux un long moment. De ce qui l'avait poussé dehors ce matin, ils n'avaient pas besoin de parler. Laura lui passa une main réconfortante dans le dos. Il embrassa ses cheveux tout emmêlés. « Café ? » proposa-t-elle simplement. Il remarqua alors qu'elle avait apporté un Thermos, et deux tasses. Il se tourna vers elle, l'attrapa par la taille et la hissa sur le dolmen avant de l'embrasser. Elle entoura sa taille à lui de ses jambes et lui rendit la pareille. Le plaid tomba par terre, le café fut oublié, ne comptèrent plus que la douceur de sa peau et la chaleur croissante, là où leurs deux corps se rejoignaient. Quand ils furent rassasiés l'un de l'autre, le soleil pointait à l'horizon. Ils s'enroulèrent de nouveau dans le plaid et se servirent une tasse de café. Laura posa la tête sur son épaule et sembla se perdre dans la contemplation des arbres et des champs alentour qui se nimbaient tout doucement d'une douce lueur orangée.

— Je sais à quoi tu penses, *cariño*... dit Ben. N'y pense pas... ça viendra ou ça ne viendra pas, mais en attendant, il y aura toujours nous. Et s'il ne doit y avoir toujours que nous, ça sera bien aussi.

— Je sais, je sais, tu as raison, mais je ne peux pas m'empêcher d'espérer, à chaque fois... Jusque-là, ça n'avait jamais vraiment été le bon moment, mais maintenant ça y est, enfin ! Et c'est peut-être aussi le dernier moment... alors...

— Écoute, on n'est pas à quelques mois près, et mieux vaut qu'on assure notre projet d'abord, non ? Je ne tiens pas spécialement à accueillir un bébé dans un van. Déjà qu'il est mal barré

avec un père musicos qui mange du pain trempé dans de l'huile d'olive au petit-déjeuner, on ne va pas lui en rajouter une couche.

Il lui donna un petit coup d'épaule. Elle ne releva pas la tête, mais il perçut son sourire. Dieu qu'il aimait cette femme. Ils avaient bien failli se perdre l'année précédente lorsqu'ils s'étaient rendu compte qu'ils ne vivaient presque plus ensemble, entre ses tournées à lui et son emploi du temps à elle de sous-chef dans un grand restaurant rennais. Voilà pourquoi ils avaient acheté le van. Voilà pourquoi ils avaient suivi Prune dans son projet un peu fou. Pour passer du temps ensemble. Construire quelque chose de concret ensemble. Un projet qui soit à la fois un projet de travail et un projet de vie, mais commun. Ses amis musiciens n'avaient pas compris. « Tu arrêtes les tournées ? Tu arrêtes la musique ? » Non, il n'arrêterait jamais la musique, il trouverait toujours un moyen de faire de la musique. Mais Laura, il savait qu'il n'en retrouverait jamais une autre comme ça.

— D'accord, mais on va aujourd'hui rencontrer cette fameuse Angèle, affirma Laura qui, comme souvent, avait vite balayé son moment de faiblesse pour laisser place à son esprit pratique et un air décidé.

— Oui chef ! lui répondit Ben, soulagé.

Il était souvent un peu démuni lorsque Laura laissait voir son côté plus fragile. Il ne savait y répondre que par l'humour, mais heureusement, cela avait toujours fonctionné jusque-là.

— On y va ce soir, dit-elle en ramassant les tasses.

— À vos ordres, mon général !

Il effectua un semblant de salut militaire avant de se mettre en route à pas cadencés vers le van. Laura riait derrière lui, un pépiement de plus dans la joyeuse chorale des oiseaux du matin, la note bleue dans la mélodie de sa vie.

Chapitre 6

Madeleine avait prévenu Angèle que « deux petits jeunes » qui pourraient être intéressés pour reprendre son café passeraient la voir. Quand elle les vit arriver, Angèle ôta son tablier Vichy, sortit l'une de ses bonnes bouteilles de sous le comptoir et réarrangea ses cheveux. C'était une belle femme, un tout petit peu plus jeune que Madeleine, au brushing blond cendré impeccable, même à cette heure tardive qui était celle de la fermeture du café.

— Venez ! Entrez, asseyez-vous.

— Bonjour madame...

— Mais ça va pas non ! Madame... Moi, c'est Angèle.

— Bonjour Angèle ! claironna Ben, improvisant une fausse révérence et un baise-main de café-théâtre.

— Ah, lui, c'est un marrant, je le sens...

— Vous n'avez pas idée, Angèle, soupira Laura d'un air faussement fatigué.

— Allez, allez, venez, asseyez-vous.

Elle les entraîna vers une table dans un coin de la salle, sous un tableau d'où se décollaient lentement de vieilles affiches annonçant les comices agricoles des années passées.

— Je nous ai sorti un petit saint-julien de derrière les fagots. Vous m'en direz des nouvelles.

Angèle servit les verres sans se presser. Elle voulait se donner un peu de temps pour évaluer ces deux petits jeunes, qui ne lui avaient encore rien dit sur eux ni sur leur projet, mais qu'elle connaissait un peu grâce à Madeleine. Elle savait ainsi que Laura était galloise et Ben espagnol. D'ailleurs, son teint mat et ses cheveux noirs contrastaient fortement avec le teint pâle criblé de taches de rousseur et les cheveux roux de Laura. Il était aussi massif qu'elle paraissait frêle. En réalité, lui avait confié Madeleine, il était doté d'un caractère de bon gros nounours et elle d'une volonté de fer, et ils étaient extrêmement complices.

— Alors, vous vouliez me parler de mon café, dit-elle en se rasseyant.

— C'est ça. Vous voyez Angèle, ça fait un moment que nous sommes installés en France...

— Vous et la moitié du Royaume-Uni ! C'est pas les « Angliches » qui manquent, même si j'avoue que d'habitude, ils visent plutôt le sud de la Loire...

— D'abord, Laura n'est pas anglaise, mais galloise, et moi je suis carrément espagnol ! répondit Ben avec un clin d'œil. Et puis nous aimons vraiment la France, cela fait maintenant plus de vingt ans que nous y vivons, nous avons appris la langue...

— Ça, c'est vrai que vous parlez bien français, on peut pas dire le contraire, et c'est pas le cas de tous les « Angliches ». Bon, vous avez encore un accent, mais c'est rien comparé à l'autre là, la « Jeanne Berkine », qui est là depuis plus de soixante ans et qui parle toujours comme si elle venait de descendre de l'Eurostar !

Cette sortie d'Angèle déclencha un fou rire qui se solda par un toast à la santé de « Jeanne Berkine ». Laura, devinant peut-être qu'Angèle n'était pas du genre à tergiverser, enchaîna :

— En fait, nous, ce qu'on veut, c'est reprendre votre café-épicerie.

— Ça, je le sais, ma belle. Mais, ce que je ne sais pas, c'est si vous vous rendez bien compte de l'aventure dans laquelle vous voulez vous embarquer.

— Vous savez Angèle, répondit Laura, moi je viens d'un tout petit village au pied du mont Snowdon. Et dans ce tout petit village, il y avait une toute petite épicerie, qui servait aussi des tasses de thé et des sandwiches pour les travailleurs de l'usine de *pies*. C'est comme ça qu'on appelle les tourtes chez moi. Et cette épicerie, elle était tenue par ma grand-mère, et sa mère avant elle et ma mère après elle. Alors, vous voyez, le décor n'est peut-être pas tout à fait le même, mais la vie qui va avec, je la connais très bien. Les journées qui commencent aux aurores et finissent bien après le coucher du soleil. Les stocks à gérer et la fatigue d'être debout toute la journée. Les jours où il n'y a aucun client et où l'on se demande pourquoi on continue à ouvrir la boutique. Les jours où les clients nous confient les secrets qu'ils n'ont jamais révélés ni à leur psy ni à leur curé. Les jours où l'on sait que l'on est la seule personne à qui certains vont parler aujourd'hui. Je les connais, tous ces jours-là, Angèle, je la connais cette vie qui va avec !

— C'est bon, ma petite. Je veux bien te croire. Mais, justement, si vous savez combien c'est difficile, pourquoi vous lancer là-dedans ? Vous êtes sûrs que c'est vraiment ça que vous voulez faire ?

— Oui. Et non aussi, poursuivit Ben. Notre projet, avec Prune, Fred et Fanny, c'est de faire les choses un peu différemment de ce qu'elles sont aujourd'hui, mais toujours avec l'objectif de pouvoir continuer à en vivre et à en faire profiter tout le monde. On voudrait créer une association des amis du café, pour y organiser des événements festifs et culturels, on aimerait travailler avec Fred pour proposer des produits frais locaux dans l'épicerie, on a plein de projets !

Angèle resta pensive en sirotant son saint-julien. Cela faisait un moment qu'elle voulait lever le pied et là, la solution lui tombait tout cru dans le bec. Elle avait un peu du mal à y croire... Elle regarda autour d'elle : les vitres qu'elle peinait à garder propres avec toute la poussière de la place, les tables en Formica aux couleurs passées, les banquettes en Skaï craquelé, son comptoir qu'elle avait bien dû essuyer des millions de fois. Peut-être était-il enfin temps de raccrocher son tablier ?